Louis XIV était-il collectionneur ?

Après l'exposition que Versailles consacre au Roi-Soleil, une visite au Louvre permet de prolonger l'éblouissement. Beaucoup de trésors proviennent des collections de Louis XIV. Ce constat suffit-il à prouver qu'il fut un vrai collectionneur, doué d'un goût personnel ? Une question qui, s'agissant du roi de France, est complexe et politique.

PAR PHILIPPE MALGOUYRES

Parler d'un roi collectionneur est peut-être illusoire : le goût du souverain s'exprime de manière limitée lorsqu'il s'agit de la politique de gloire. Louis XIV, plus qu'aucun des rois Bourbons, fit de la constitution de collections l'une de ses priorités, un choix qui s'explique par le simple constat de la situation peu brillante au début de son règne. Les collections des Valois n'avaient pas traversé les crises qui avaient secoué la France depuis plus d'un siècle. Non que le pays ne compte pas d'amateurs sérieux ou de doctes curieux, mais la jeune cour de ce jeune roi fait plus volontiers étalage de son luxe à travers diamants et dentelles, plumes, gants ou mobilier. Rien de comparable à ces collections d'un goût solide qui font la réputation des Habsbourg d'Espagne ou de Vienne, de la cour d'Angleterre, des papes ou des Médicis.

Un jeune parvenu ?

Alors que l'Europe tourne les yeux vers ce nouvel astre, le roi de France fait un peu figure de parvenu. C'est ce que laissent entendre les visiteurs italiens au début des années 1660. Lorenzo Magalotti, écrivant à la cour de Florence en 1668, rapporte que le génie du roi et la force de l'argent triomphent à Versailles, qui n'a ni beauté ni majesté mais ressemble à un bibelot pour chambre de dame. Tout y est neuf, fait pour plaire et divertir, on n'y voit ni tableaux ni statues. Le Cabinet des filigranes qu'avait vu le Bernin est décrit comme un reposoir de bonnes sœurs, comble du mauvais goût inculte. Ce ne sont que lustres, babioles de pierres dures, c'est-à-dire le goût de la reine mère Anne d'Autriche, donc des Espagnols. Ce n'est pas un compliment.

En 1665, Gian Lorenzo Bernini se trouvait à Paris sur l'invitation du roi pour le chantier du Louvre. Incarnation du grand goût romain, il jeta sur tout cela un regard agacé. Les vases d'argent qui tapissent la chambre du roi au Louvre sont des « ornements pour les dames… Qu'au reste, il [le Bernin] souhaitait au roi quelque nombre de belles statues grecques et de bustes… et de tableaux d'excellents maîtres. » Le roi avait

Ci-dessous
Aiguière en forme de dragon
Dernier quart du XVIe siècle, Milan, cristal de roche et monture en or émaillé, 26,5 x 31,3 x 35 cm. Ancienne collection du cardinal Mazarin. Aile Richelieu, 1er étage, salle 25.

Page ci-contre
Hyacinthe Rigaud
(1659-1743)
Louis XIV
1701, huile sur toile, 277 x 194 cm. Œuvre habituellement visible aile Sully, 2e étage, salle 34.





Mazarin avait été chargé par Richelieu de constituer une collection d'antiques ; à la mort de son protecteur, il fut aux premières loges pour prélever certaines œuvres « au nom du roi ».

lui-même confessé au sculpteur son manque de connaissance en peinture. Paul Fréart de Chanteloup, l'interlocuteur de l'architecte, répond que « ces propretés de cabinets et de cristaux s'étaient introduites dans la régence, qui était un gouvernement de femme ; que M. le cardinal Mazarin les avait cultivées pour entretenir et amuser le roi ».

Il n'est pas sûr que tout cela ait été bien candide de la part des visiteurs ultramontains, car les collections royales n'étaient peut-être pas totalement négligeables, mais elles restent mal connues entre la mort de François Ier et l'avènement de Louis XIV. Les mentions éparses que nous possédons – il n'existe aucun inventaire complet conservé de ces collections pour cette période – font état de l'entrée de tableaux, même durant le règne de Louis XIII, dont il n'y a plus trace sous le Roi-Soleil.

Louis XIV construit son image de collectionneur

Le legs du Cabinet de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII (des médailles, des antiques, des intailles et des camées) marque un nouveau départ, enrichi de présents du cardinal Mazarin ou d'Hippolyte de Béthune. Dans l'ancien fonds des collections royales se trouvaient aussi des œuvres données par Richelieu au roi avec le Palais-Cardinal, actuel Palais-Royal. C'est vraiment Louis XIV qui imposa et construisit progressivement son image et sa personnalité de grand collectionneur.

Sans doute devrait-on être plus circonspect dans l'emploi de ce mot : un souverain qui projette d'édifier ou de réaménager ses résidences fait-il œuvre de collectionneur lorsqu'il achète des tapisseries ou du mobilier ? La création de la manufacture des Gobelins, qui vise à orner et meubler les palais de la Couronne, n'est jamais mise en relation avec l'activité de collectionneur du roi, mais les acquisitions de mobilier italien en pierre dure, par exemple, sont parfois considérées comme un témoignage d'une prédilection royale. Hormis pour les peintures anciennes, les dessins, les antiques ou les curiosités, il semble difficile de parler de collection. Le concept est d'autant plus flou que le début du règne personnel est marqué par une boulimie d'acquisitions tous azimuts. Aucune occasion n'est négligée. À la suite de la mort de Gérard van Opstal, la Couronne décida, en 1669, d'acheter la plus grande partie de son fonds d'atelier, « quarante-quatre pièces de sculpture, tant bas-reliefs, groupes, que figures de marbre bronze et d'ivoire ». Ces ivoires, dont la plupart sont encore au Louvre, sont malgré tout restés en réserve jusqu'à la Révolution.

Colbert continue à faire acheter en Italie pour le roi comme il l'avait fait pour Mazarin, par l'intermédiaire de l'abbé Strozzi. Des meubles, des vases, des plateaux de marbre, des cabinets, mais aussi des pierres dures, des morceaux d'albâtre... Louis XIV suit ses achats et la correspondance se fait l'écho de ses réactions : « Le Roy, écrit Colbert à Strozzi le 15 août 1664, a trouvé la figure d'argent que vous avez envoyée assez belle, mais Sa Majesté aimeroit mieux des grouppes de figures, c'est-à-dire deux, trois ou quatre figures ensemble que des figures seules. »

Mazarin, prince du goût

Le personnage le plus important pour comprendre le goût du souverain au début de son règne



Ci-contre
Gérard van Opstal
(1604-1668)
Amours défendant une femme contre deux centaures
Milieu du XVIIe siècle, ivoire d'éléphant, 14,6 x 31 x 2,3 cm. Acquis avec le fonds d'atelier à la mort du sculpteur. Aile Richelieu, 1er étage, salle 25.

Page de droite
Amazone blessée du type de « Sôsiclès »
Œuvre romaine d'époque impériale, début du IIe siècle après J.-C. (?), marbre du mont Pentélique, près d'Athènes, haut. 188 cm. Collection de Richelieu puis de Mazarin. Aile Denon, rez-de-chaussée, salle 31.

est Jules Mazarin (1602-1661). Homme d'Église et d'État, insatiable collectionneur, d'extraction modeste, il n'a pas le profil du cardinal romain issu d'une famille princière. Face à la perspective de quitter cette vallée de larmes, il exprima des regrets peu chrétiens rapportés par Brienne, soupirant devant ces trésors accumulés : « Il faut quitter tout cela ! Et encore cela ! Que j'ai eu de mal à acquérir ces choses ! Puis-je les abandonner sans regret ? Je ne les verrai plus où je vais. » Rien n'est plus certain en effet, mais ces trésors formèrent une base pour les collections royales renaissantes. À la veille de sa mort, son patrimoine était énorme et, dans une déclaration respectueuse mais légèrement hypocrite, il assurait que ses biens « viennent et procèdent des libéralités de Sa Majesté et que pour cette raison ceux-ci devaient faire retour à la Couronne ». Cette déclaration ne l'empêcha guère de faire un testament en faveur de l'époux de sa nièce, léguant au roi dix-huit diamants et les tableaux de sa bibliothèque. Des tableaux provenant de la première collection Jabach. Il légua aussi deux tentures de tapisserie, les *Fruits de la guerre* et l'*Enlèvement des Sabines*. Il enjoignait le roi d'agir à sa guise, ce qui lui permettait de refuser ce don, ce que le roi fit. Le cardinal en fut fort aise et ajouta un second codicille stipulant des legs particuliers au roi (deux cabinets de Pierre Gole) et à la famille royale.

Le roi avait renoncé à la donation, il ne se priva pas de prélever au fur et à mesure dans l'énorme garde-meuble que restait le palais Mazarin. Les archives conservent la trace de ces transports, ponctions que les héritiers ne pouvaient mettre en cause. Les frontières entre les collections royales et celles des ministres étaient poreuses : on peut parfois reconnaître une œuvre qui provient de la Couronne chez des cardinaux, ou observer que des pièces ayant appartenu à Richelieu se retrouvent chez Mazarin avant d'entrer dans les collections royales. Mazarin avait été chargé par Richelieu de constituer une collection d'antiques ; à la mort de son protecteur, il fut aux premières loges pour prélever certaines œuvres « au nom du roi ».

Colbert organisa un achat groupé en 1665, qui comprend certaines des œuvres majeures de la collection. Neuf tentures, dont la *Tenture de Déborah*, les *Grotesques de Raphaël* et le *Grand Scipion*, vingt-sept tableaux et vingt-huit sculptures. Ces chiffres dissimulent une grande disparité : parmi les sculptures, quelques antiques, dont l'*Atalante*, la *Julia Mammea* et les faunes grec et romain, mais surtout un ensemble très décoratif d'œuvres en porphyre, la plupart modernes : la *Pallas* et l'*Alexandre*, une série des douze « César » et quatre vases. Les tableaux en revanche comprennent des chefs-d'œuvre : la *Descente de croix* de Jacopo Bassano, le *Mariage mystique de sainte Catherine* du Corrège [ill. p. 99], *David jouant de la harpe* du Dominiquin, le *Jugement de Salomon* de Valentin, les deux petits *Saint Georges* [ill. p. 98] et *Saint Michel* et le *Baldassare Castiglione* de Raphaël… Le *Portrait de François Ier* par Titien avait certainement fait partie autrefois des collections royales, il est aussi acheté à cette occasion.

Treize Poussin gagnés au jeu de paume

Les collections s'accrurent parfois de manière inattendue. C'est à l'issue d'une partie de jeu de paume que Louis XIV gagna la collection du duc de Richelieu, petit-neveu du cardinal : treize toiles de Poussin se trouvent au Louvre grâce à cette prouesse sportive… Le 20 août 1662, une altercation entre la garde corse du pape et l'escorte de l'ambassadeur de France fut l'occasion pour le jeune souverain de montrer sa force et d'humilier le pape. Il rappela le duc de Créquy, son ambassadeur, l'annexion d'Avignon fut décidée. En 1664, un accord fut conclu, marqué par l'édification d'un monument sur le lieu du sacrilège, baptisé par les Romains *la piramide della vergogna !* [la pyramide de la honte]. Le cardinal-neveu dut venir présenter des excuses en juillet 1664, glorieuse victoire

immortalisée dans l'une des pièces de la tenture de l'*Histoire du roi.* Avignon fut rendu au pape et le cardinal Chigi offrit quatre tableaux, dont les deux grandes batailles de Jacques Courtois et Salvatore Rosa. Alexandre VII dut consentir à se séparer du Bernin pour plusieurs mois. Celui-ci, la mort dans l'âme, se rendit à la cour du jeune souverain, séjour peu fructueux, mais qui nous a laissé un des plus saisissants portraits de Louis XIV, le buste de marbre exposé à Versailles. La disgrâce de l'intendant Nicolas Fouquet est suivie du séquestre de ses collections. Certaines œuvres sont acquises mais d'autres, quatorze tableaux et quelques antiques, simplement confisquées.

Ces épisodes montrent que le goût du roi pour la collection est bien connu. On fait sa cour en offrant des œuvres d'art. C'est de cette manière qu'est née la collection des bronzes de la Couronne, qui témoigne surtout du goût de leurs premiers collectionneurs. Louis XIV avait probablement hérité de quelques pièces de sa famille ou de ses prédécesseurs, il n'acheta qu'assez peu de bronzes après 1670. On procéda par lots, avec une impatience et une avidité manifestes. Les dispersions des grandes collections en fournissaient l'occasion : Jabach [lire p. 50-51] et surtout après le décès d'Hesselin en 1662, trente-quatre bronzes remarquables. Charles Errard, directeur de l'académie de France à Rome, légua soixante-douze bronzes au roi en 1689, imité par André Le Nôtre en 1693, dernier apport significatif à cet ensemble jusqu'à la Révolution. Ces présents ne sont pas toujours reçus de bonne grâce. Les huit tableaux envoyés de Rome en 1665 par le cardinal Pamphili furent accueillis froidement,

Nicolas Poussin
(1594-1665)
Bacchanale à la joueuse de guitare,
dite la *Grande Bacchanale*
Vers 1627-1628, huile sur toile, 121 x 175 cm.
De la collection du duc de Richelieu.
Aile Richelieu, 2[e] étage, salle 13.



On fait sa cour en offrant des œuvres d'art. C'est de cette manière qu'est née la collection des bronzes de la Couronne, qui témoigne surtout du goût de leurs premiers collectionneurs.

Giovanni Francesco Susini, dit aussi Gianfrancesco
(1585-vers 1653)
Vénus châtiant l'Amour
1639, bronze, haut. 74 cm.
Aile Richelieu, 1er étage, salle 26.

bien que ce don comprît *La Diseuse de bonne aventure* du Caravage et *La Chasse* et *La Pêche* d'Annibale Carracci.

La constitution d'un Cabinet de dessins est née de l'opportunité d'acquérir une des plus riches collections de l'époque, celle du banquier Eberhard Jabach. Aucune autre acquisition dans ce domaine ne sera comparable en nombre ou en qualité. Il faut cependant rappeler, en 1712, l'achat de 168 dessins provenant de Pierre Le Tessier de Montarcy, joaillier et orfèvre du Roi, marchand et collectionneur, décédé deux ans plus tôt. Peut-être à l'instigation de Louvois, le roi décida que les œuvres qui se trouveraient dans l'atelier du Premier peintre à son décès seraient intégrées aux collections. L'entrée du considérable fonds de dessins de Charles Le Brun et de ses collaborateurs [sur l'actuelle restauration de ces œuvres au Louvre, lire p. 62], ainsi que ceux de son successeur Pierre Mignard, s'ensuivit : ils forment encore l'une des richesses du Louvre. Cette décision, qui infléchit le contenu du Cabinet de dessins vers l'art contemporain, était peut-être dictée par le souci d'une meilleure gestion de l'œuvre des artistes employés par la Couronne mais fut aussi inspirée par la malice de Louvois, alors Surintendant des Bâtiments, Arts et Manufactures, contre Le Brun. En effet, même les œuvres de la collection du défunt Premier peintre, comme les cartons du Dominiquin pour Saint-Louis-des-Français, furent saisies, en dépit des supplications de sa veuve.

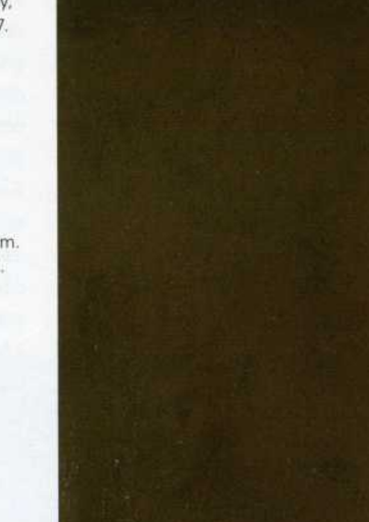
La chasse aux antiques

Les antiques manquaient aux collections royales et faisaient toute la différence entre le Roi Très Chrétien et les Médicis, les Farnèse ou les Borghèse. Mazarin avait bien donné cinq antiques et on en avait acheté d'autres à ses héritiers. Avec les rares antiques venues des collections royales, qui comptaient tout de même la célèbre *Diane à la biche,* renforcées de celles de Richelieu et des statues de Fouquet, une collection était constituée. L'enjeu est avant tout symbolique. On décide de lui consacrer un recueil de gravures, entreprise qui s'inscrit dans une politique de propagande et de mise en valeur. Les antiques, placées aux Tuileries, sont gravées en soixante et une planches à partir de 1667 par Étienne Baudet et Claude Mellan. On tenta d'acquérir à Rome des pièces majeures, dont le groupe du *Supplice de Dircé,* dit le *Taureau Farnèse,* ou des pièces des collections Barberini ou Ludovisi. Cette dernière, qui forme encore aujourd'hui le cœur du musée du palais Altemps, était fort convoitée. Louvois écrit le 11 décembre 1683 à La Teulière, directeur de l'Académie à Rome : « M. le duc de Créquy me disoit l'autre jour qu'il y avait dans la vigne Ludovise des esclaves, un David et une Daphné, de chacun desquelz il a voulu donner mil pistolles. N'obmettez pas de m'envoyer des esquices de celles-là. » Le surintendant semble croire les œuvres antiques. Vrai connaisseur, André Le Nôtre le détrompa vite et Louvois écrit le lendemain : «J'ay parlé à M. Le Nostre des figures de David, de Daphné et d'Apollon qui sont dans la vigne Ludovise, et il m'a dit qu'elles estoiyent du Bernin. Ce qui me fait vous dire que je ne demande pas moins des esquices des belles figures modernes que des antiques, si vous trouvez qu'elles soyent de bon goust. »

On n'arracha rien à la collection Ludovisi, mais la Couronne put acquérir en 1685 pour une somme jugée extravagante par Louvois, deux chefs-d'œuvre vendus par le prince Savelli, qui proviennent de la collection Montalto : *Hermès rattachant sa sandale,* alors pris pour *Cincinnatus,* d'après Lysippe et *Mercure psychopompe,* dit *Germanicus.* Cet achat suscita de vives réactions dans le milieu romain et, en février 1686, un nouveau *bando* contre l'exportation des antiques est pris par Innocent XI. Le pape avait condamné en 1682 les articles du gallicanisme de Bossuet et avait été confronté à l'indifférence française devant la menace turque lors du siège de Vienne. On comprend son manque de bienveillance. La ville d'Arles offrit en 1683 une statue trouvée en 1651 dans son théâtre. Elle fut restaurée par François Girardon. La sculpture, qui suit un prototype de Praxitèle, est depuis connue comme la *Vénus d'Arles.*









À gauche
Hermès rattachant sa sandale, dit *Cincinnatus*
Œuvre romaine, IIe siècle ap. J.-C., marbre du Pentélique, haut. 161 cm. Collection du cardinal Montalto, vendu par le prince Savelli. Aile Sully, rez-de-chaussée, salle 17.

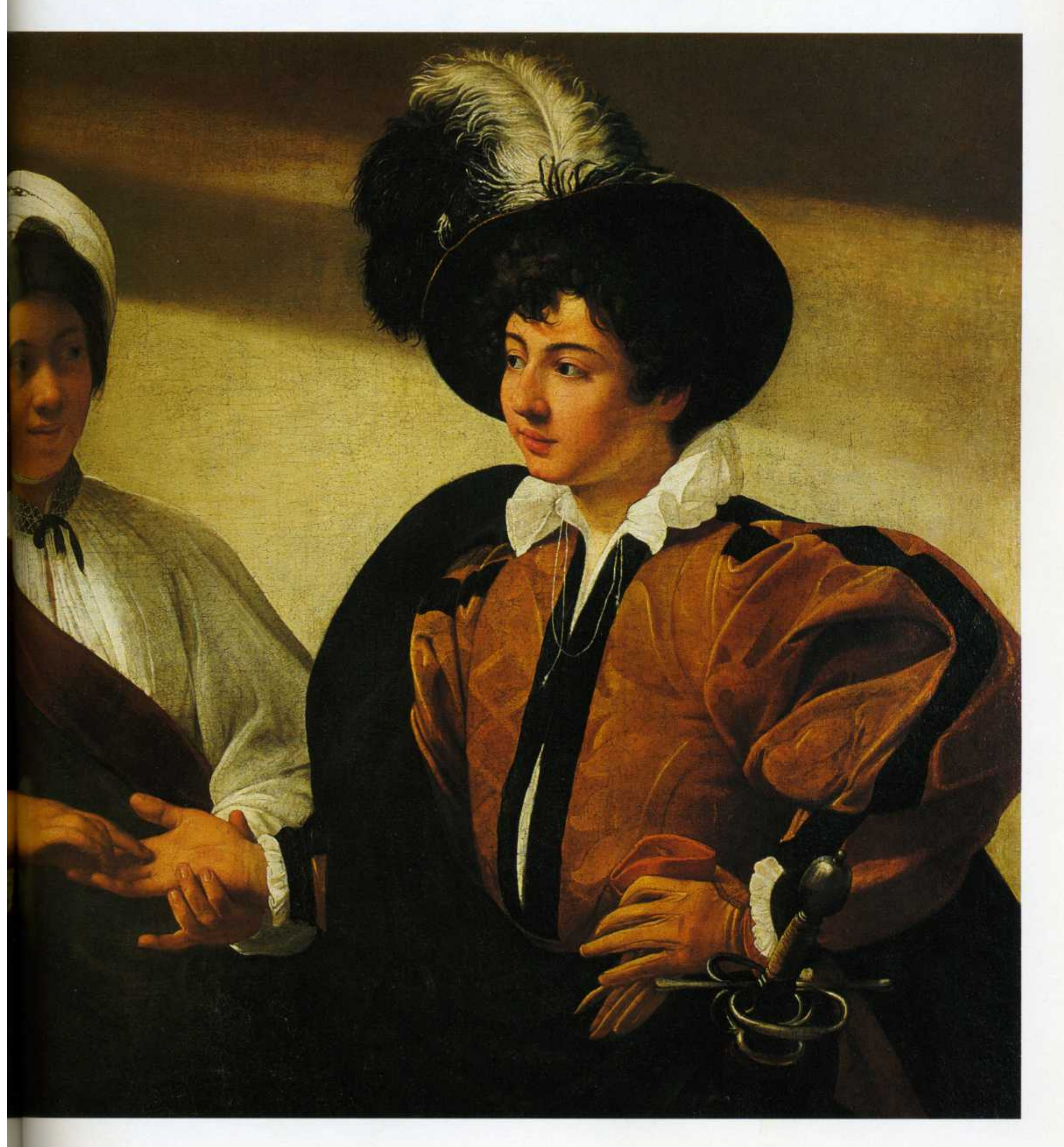
À droite
Michelangelo Merisi, dit le Caravage
(1571-1610)
La Diseuse de bonne aventure
Vers 1595-1598, huile sur toile, 99 x 131 cm. Don du cardinal Pamphili. Aile Denon, 1er étage, Grande Galerie, salle 8.

Et puis Versailles...

La mort de Colbert en 1683 coïncide avec l'installation du roi à Versailles. L'inventaire des peintures établi à cette date par Le Brun en donne une image saisissante. À Versailles, des pièces sont dévolues à la présentation de collections, un Cabinet de curiosités, un Cabinet de coquillages, d'antiques, de livres, la Petite Galerie pour les tableaux… Si cette installation entraîna le ralentissement ou l'arrêt des achats dans certains domaines (les antiques), elle en stimula d'autres. C'est le cas des gemmes et des pierres dures. Il est probable que c'est un type d'objets que le roi appréciait particulièrement. Il avait été à bonne école auprès de Mazarin. Dès 1663, le roi avait acheté une soixantaine de vases et put ensuite acheter, en 1665, la majeure partie de la collection du cardinal, presque deux cents pièces. Après cet acte fondateur, les achats sont rares et isolés jusqu'à l'arrivée à Versailles : deux cent vingt-cinq pièces sont alors acquises, entre 1684 et 1701. Plus de huit cents vases sont inventoriés en 1713. C'est l'un des domaines pour lesquels la politique d'acquisition de la Couronne fut la plus suivie et la plus systématique, c'est la collection encore en grande partie exposée dans la galerie d'Apollon du Louvre. Le Cabinet des raretés, des curiosités et des bijoux, à Versailles, tapissé de ces objets scintillants encore multipliés par les miroirs, formait un ensemble splendide.

L'extraordinaire héritage laissé par Louis XIV à ses successeurs et à la France n'a pas toujours eu la bonne fortune qu'il aurait méritée, mais, en dépit des ventes stupides, des destructions imbéciles et de quelques autres accidents fâcheux, c'est grâce à son opiniâtreté que nombre de chefs-d'œuvre, au Louvre, parlent encore de lui.

À voir
« Louis XIV, l'homme et le roi », jusqu'au 7 février 2010, château de Versailles.



déc./jan./fév. 2009-2010 n° 10

Grande Galerie

Le Journal du Louvre

2009

